

DIVERS FRAGMENTS DU TEXTE

Pétersbourg

Manfred Karge

Extrait 1 : à la recherche de la brunette

PIROGOV

Stop! Tu as vu ?

PISCARIÓV

J'ai vu. Merveilleux. Une madone.

PIROGOV

De qui parles-tu ?

PISCARIÓV

De celle qui a les cheveux foncés. Ces yeux, ce corps, ce visage –
merveilleux ! Une sainte !

PIROGOV

Je te parle de la petite blonde, qui est passée juste après ! Pourquoi
tu ne courses pas la brunette, si elle te plaît ?

PISCARIÓV

Comment oserais-je, une dame si distinguée. Rien que son manteau
doit coûter dans les quatre-vingts roubles.

PIROGOV

Tente ta chance. Je vais courser la blonde.

Ils se séparent, et Piscariov suit la brunette.

Il la suit, l'inconnue, la beauté, il la suit à la trace. Le trottoir défile sous ses pas. Vite, plus vite. Une maison, un perron. Elle s'y élève, se retourne, lui fait signe. Il la suit, les jambes en coton, le cœur qui bat fort. Ce n'est pas un rêve ! Tant de chance, tant de chance ! – Trois femmes dans les coins de la pièce. L'une dispose des cartes, l'autre assise au piano joue un air triste avec deux doigts, la troisième face au miroir peigne ses cheveux, le regard dans le vague. La pièce est en désordre. Dans l'entrebâillement d'une porte, brille une botte, garnie d'un éperon, et le rouge éclatant d'un uniforme. Une forte voix d'homme et le rire d'une femme, on est là sans la moindre gêne. - Mon Dieu, où donc est-il tombé ! Il regarde la belle. Elle se tient devant lui en silence, magnifiques les cheveux, et ces célestes yeux, belle, elle est belle. Elle sourit, équivoque. Un sourire tristement effronté. Elle ouvre sa petite bouche, mais, hélas, ce qu'elle dit est si sot, si idiot, si ordinaire. Cul par-dessus tête, il s'enfuit. Comme une chèvre affolée, il rentre chez lui.

Enfin il est assis dans sa chambre, tête basse et bras ballants, et il est terriblement troublé. Une horloge sonne douze coups. Il compte les coups et s'endort épuisé. On frappe à sa porte. Il sursaute. Entre un chauffeur somptueusement harnaché.

LE CHAUFFEUR

La dame chez qui vous vous trouviez il y a quelques heures vous prie de vous rendre chez elle et vous envoie sa voiture.

Extrait 2 : Deuxième épisode : La commande d'un portrait

LA DAME

Signore Tchartkov ? On entend parler de vous. On dit que vos portraits sont excellents. Où sont-ils donc, vos portraits ?

" Je viens d'emménager, Signora ", s'excusa Tchartkov. " Tout est en chemin. "

LA DAME

Mais que vois-je là ? E vezzoso ! Lise, Lise, venite qui ! Che bella figura ! Lise, Lise, un moujik en chemise russe ! Regarde donc – en chemise russe !

" Une bagatelle, Signora ", s'empessa de répondre Tchartkov. " Une bagatelle !"

LA DAME

Et ça ? Dio mio ! Qui est-ce donc ? Un gaillard effrayant ! Hou là ! Ces yeux ! - Que pensez- vous des portraitistes d'aujourd'hui ? Des gens comme le Titien n'existent plus. Il nous manque un – hélas ! Quel dommage que je ne puisse pas l'exprimer en russe. Il est vrai que le Signore Nul – vous connaissez Nul ? Quel talent ! Il a peint un portrait de Lise, elle avait douze ans. Il faut que vous nous rendiez visite. Lise, il faut que tu lui montres ton album. Vous savez, je suis venue pour que vous fassiez le portrait de Lise, mais pas dans cette robe. Il faut que ce soit simple. Elle est assise sous les arbres et regarde quelque part dans la campagne, et dans le lointain, un troupeau peut-être – elle a les mains jointes, comme ça, et chante quelque chose, quelque chose pour toi-même, mon enfant !

LISE

Des gens jouent sur la scène
Chantent les remords et les peines
Et moi je me demande pourtant
Que veulent dire ces chants et ces gens.

LA DAME

Très modeste, tout simple, si je puis me permettre. Et puis s'il vous plaît, pas de ces touches jaunes qui sont à la mode en ce moment. Pas de ces touches jaunes ! Non, non, pas de jaune ! Pas de jaune sur le visage ! Et de toute façon, nous reviendrons demain. Ou la semaine prochaine.

" Que penseriez-vous, Madame, d'un costume grec ? En Psyché peut-être ? "

LA DAME

Che idea ! Une Psyché ? E vezzoso ! N'est-ce pas, Lise, toi en Psyché – Che idea deliziosa ! - Quel talent – Vous devez absolument faire un portrait de moi aussi – Une Psyché ! O signore, che idea ! Venez donc déjeuner chez nous. Allora, a domani !

Tchartkov raccompagna la dame pour sortir et s'inclina profondément. Lorsque la porte se referma, il se frotta les mains, fit une petite danse de joie et cria : "Péniblement, trait à trait ? Non, le talent est rapide et audacieux ! Comme ça – ça – ça -!" Il interrompit soudain sa danse lorsque Nikita entra et annonça : " Vous êtes invité ". " Oui, je sais, je suis invité.". Et Nikita ajouta: " Non, vous ne savez pas encore, que vous êtes invité." " Qu'est-ce que je ne sais pas ? ", objecta encore Tchartkov.

NIKITA

Que vous êtes invité, vous ne le savez pas parce que c'est maintenant que je vous le dis. Donc, vous êtes invité par une académie. Et vous devez donner un avis – donner un avis à ceux de l'académie –

Quel genre d'avis ?, poursuivit Tchartkov

NIKITA

Il est arrivé un tableau – D'un Russe, mais d'Italie –

"D'Italie ?", demanda Tchartkov. " D'Italie ? De qui donc en Italie ? –
Le nom ?

NIKITA

Sais pas – Kopiliev

Extrait 3 : La découverte du nez

À NOUVEAU, LE MAJOR MONTE DANS UN FIACRE SANS BIEN SAVOIR POURTANT OÙ IL VEUT EN FAIT ALLER. C'EST AINSI QU'IL INDIQUE COMME DESTINATION, PARFOIS TEL ENDROIT, PARFOIS TEL AUTRE ET FINIT PAR DESCENDRE À DEUX PAS DE NOTRE DAME DE KAZAN POUR CONTINUER À PIED SON CHEMIN. MAIS SOUDAIN – IL N'EN CROIT PAS SES YEUX –

LE MAJOR

Un carrosse devant la cathédrale. Il en sort un monsieur en uniforme qui s'élançe pour gravir les marches. C'est mon nez ! Une personne, qui est mon propre nez ! Eto moi noss, moi noss !

EN VÉRITÉ, LE NEZ DU MAJOR S'ÉLANÇE SUR LES MARCHES DE LA CATHÉDRALE. IL EST VÊTU D'UN UNIFORME BRODÉ D'OR, CE QUI LAISSE PENSER QU'IL S'AGIT LÀ D'UN CONSEILLER DE L'ÉTAT. LE MAJOR EST TOUT PRÊT DE PERDRE LA RAISON.

LE MAJOR

Chto ? Que dois-je - Que dois-je penser de - Que dois-je penser d'un événement aussi - étrange.

EN EFFET, COMMENT EST-IL POSSIBLE QUE LE NEZ QUI, HIER ENCORE, SE TROUVAIT DANS LE VISAGE DU MAJOR, PUISSE AINSI CIRCULER EN VOITURE ET À PIED ?

LE MAJOR

Et en plus, en uniforme !

IL S'ÉLANÇE, SUR LES MARCHES, ENTRE DANS LA CATHÉDRALE ET DÉCOUVRE UN PEU À L'ÉCART, LE MONSIEUR QUI EST SON NEZ.

LE MAJOR

À l'uniforme, au chapeau, à tout, on voit bien qu'il s'agit d'un Conseiller de l'État. Comment l'approcher ? – Isvinítie ! –

LE NEZ

(Vous désirez ?)

LE MAJOR

Ce que je désire ? Je m'étonne, Monsieur le Conseiller d'État. Vous devriez savoir quelle est votre place.

LE NEZ

(Excusez-moi, mon cher, de quoi parlez-vous ?)

LE MAJOR

De quoi je parle ? Faut-il que je vous l'explique ?

LE NEZ

(Oui, oui, oui.)

LE MAJOR

Monsieur, je suis major et vous admettez qu'il est extrêmement inconvenant pour moi, de me promener sans nez. Tous les jeudis, je rends visite à Madame Tatarova, épouse d'officier, elle a une bien jolie fille –

LE NEZ

(Oui, et alors ?)

LE MAJOR

Comment l'entendez-vous : oui, et alors ? Une bonne femme au marché peut bien se débrouiller sans nez – Mais moi, moi qui espère être promu à – Ah, laissons cela.

LE NEZ

(Mais dites enfin ce que tout cela signifie.)

LE MAJOR

Ce que tout cela signifie ? Monsieur le Conseiller d'État, je suis connu par exemple de quantité de dames, comme de Madame Tatarova, par exemple, épouse d'officier – excusez-moi. Isvinítie. Vous comprendrez bien –

LE NEZ

(Je ne comprends rien du tout.)

LE MAJOR

Vous ne comprenez rien du tout ?

LE NEZ

(Expliquez-vous plus clairement.)

LE MAJOR

Encore plus clairement ? Isvinítie ! Mais la chose est parfaitement claire. Vous êtes mon nez.

LE NEZ

(Vous vous trompez, Monsieur.)

"VOUS VOUS TROMPEZ, MONSIEUR", RÉPOND LE NEZ. "J'EXISTE EN SOI. D'AILLEURS, DE PLUS ÉTROITES RELATIONS ENTRE VOUS ET MOI SONT IMPOSSIBLES, CAR D'APRÈS LES BOUTONS DE VOTRE UNIFORME, VOUS APPARTENEZ À UNE AUTRE ADMINISTRATION."

Extrait 4 : Pirogov trouve la jolie blondine

PIRÓGOV

Excusez-moi -

SCHILLER

Vous désirez ?

PIRÓGOV

On m'a dit que vous êtes maître ferblantier. Et, à ce qu'on m'a dit aussi, un grand maître dans votre domaine. Je voudrais donc, mon très cher Monsieur Schiller, vous commander une paire d'éperons. Je serais vraiment très heureux que vous me les fabriquiez. Après tout, je suis officier, mon cher. Faites m'en une paire, s'il vous plaît.

Et Pirogov baise la main de la belle blonde.

PIRÓGOV

"Quand tu vas voir une femme, n'oublie pas tes éperons !" Quelle petite main ravissante, puis-je la baiser ?

SCHILLER

Qu'est-ce que vous faites là ? Et toi Charlotta, qu'est-ce que tu fais ?

PIRÓGOV

Je souhaiterais me présenter correctement à cette dame, Monsieur, en respectant les formes. Vous permettez ?

Et Pirogov baise la main de la belle blonde.

SCHILLER

Je dois vous compter dix roubles.

PIRÓGOV

Dix ? Autant que ça ?

SCHILLER

Fabrication allemande. Les Russes le feraient naturellement pour deux.

PIRÓGOV

Pour vous prouver que vous m'êtes sympathique, mon cher Schiller, je paie les dix roubles.

SCHILLER

Vous devriez les avoir dans quinze jours.

PIRÓGOV

C'est très aimable à vous. Eh bien, je passerai de temps en temps.

SCHILLER

Non, non, dans quinze jours. Mais j'y pense, j'ai justement là une paire d'éperons qu'on est pas venu chercher. Première qualité. Des éperons comme ça, même votre général n'en a pas. Vingt roubles et on en parle plus.

PIRÓGOV

Vingt ? Vingt roubles ! Bon, alors faites-moi encore une ferrure pour mon poignard turc ! Je vous l'amènerai.

SCHILLER

C'est vraiment nécessaire ? D'abord des éperons, et puis un poignard. Et ensuite vous aurez encore Dieu sait quelle autre idée. Hoffmann, dis donc à Monsieur l'Officier que j'ai beaucoup à faire.

CHARLOTTA

Qu'est-ce que tu racontes, Schiller ? Tu vas bien sûr pouvoir servir monsieur l'Officier.

HOFFMANN

Monsieur le lieutenant-colonel ne va pas te laisser tranquille, Schiller. Mais après tout, il te fait gagner de l'argent. Oui, Schiller est un allemand, comme il y en a dans les livres. A vingt ans déjà, à l'âge heureux où le russe vit dans l'insouciance, il décidait, lui, de se mettre au travail tous les jours à sept heures. Et il est économe, on peut dire ça, non ? Tu es économe, mon ami, pour ne pas dire avare.

SCHILLER

Ta gueule !

HOFFMANN

Grippe-sous!

SCHILLER

Ta gueule, j'ai dit.

PIRÓGOV

Schiller, vous m'êtes de plus en plus sympathique, vous savez de quel côté la tartine est beurrée. Et en plus vous avez une femme absolument délicieuse. On peut vous envier, Schiller, on peut vous envier. Mais dites-moi, connaissez-vous la célèbre histoire de Pável Pávlovitch Tchítchikov ? Non ? Alors écoutez.

Comme fonctionnaire ici, à Petersbourg, ce vieux renard avait parfaitement étudié tous les boulons des mécanismes de l'État, il connaissait les lois et leurs interférences, les lacunes qui s'ouvraient et permettaient des affaires raffinées et ce genre de choses. C'est ainsi que d'après la loi, tous les propriétaires terriens devaient payer un impôt sur chacun de leurs serfs, mais, et c'est là que Tchítchikov intervient, il s'écoulait beaucoup de temps d'un recensement à

l'autre, et c'était le nombre d'âmes précédemment recensées qui valait jusqu'au décompte suivant, même lorsqu'elles étaient mortes depuis longtemps.

Juridiquement, elles vivaient encore, on pouvait les vendre ou les donner en gage. Il acheta donc ces "âmes mortes" auprès de différents propriétaires pour se livrer aux spéculations les plus variées. Il en tira une grosse fortune. Il faut dire qu'il comptait heureusement parmi ses amis le Président du district où les serfs ainsi achetés devaient être enregistrés. Les contrats y étaient donc enregistrés, numérotés, et comme il se doit en Russie, inscrits dans un livre. Et le Président – mais regardez, là, c'est lui là – C'est lui-même, en personne - C'est curieux, n'est-ce pas ?